

Auto-observation n° 19

Henri Michaux et Anne-Marie Quétin

Numéro 123, printemps 2016

Addictions : drogue, création, conscience augmentée

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Michaux, H. & Quétin, A.-M. (2016). Auto-observation n° 19. *Inter*, (123), 50–51.

Auto-observation n° 19

► HENRI MICHAUX (EXTRAIT DE LA THÈSE D'ANNE-MARIE QUÉTIN, 1960)

La première chose surprenante, après bientôt trois quarts d'heure, et quand je me trouvais presque gêné devant des étrangers de me montrer si peu sensible, fut la photographie d'un, puis de deux personnages, qui me parurent singulièrement arrêtés.

L'un d'eux était Mac Millan. Il n'aurait pas dû me paraître surprenant, le naturel des photographies étant d'imposer un arrêt. Mais cet arrêt était un prodigieux arrêt, un arrêt qui n'en finissait pas, incessamment renouvelé en tant qu'empêchement aux mouvements, signe possible que je commençais, sans encore le savoir, à être envahi de petits mouvements intérieurs, tandis qu'une autre région de moi entraînait dans une immobilité proportionnelle. Mac Millan, je le savais, était à ce moment à Moscou et bien empêché par une ruse et une insolence extrême de M. K., destinées à lui faire perdre la face. Cet empêchement-là n'est pas tout à fait à exclure. Dans la drogue, les affluents viennent de toutes parts, instantanément grossis, méconnaissables.

Quoi qu'il en fût de lui et de son immobilité, je m'en débarrassai en tournant la page de la revue qui le contenait. Ce ne fut pas sans avoir à produire un certain effort. [...]

Semblablement mais à un bien moindre degré, je commençais à trouver bien immobiles et empruntés les quatre docteurs qui m'observaient. Tout à l'heure, ils seraient tout à fait en bois. Le moment n'était pas encore venu. Je fermai les yeux. Alors nagea devant moi un poisson à la dent unique du dessus, à la dent unique du dessous, qui est, je crois bien ne pas me tromper, une baliste (*Balista vetula*). J'en avais vu une quelque trois jours plus tôt dans un film [...].

À nouveau, je fermai les yeux.

Se liant alors tant bien que mal à cette vision, je vis des murs cyclopéens. Il s'en trouvait dans la revue du Pérou que j'avais apportée et feuilletée rapidement. Je voyais à présent des murs du même type, mais aux blocs de pierre autrement dissymétriques, d'une dissymétrie invraisemblable, qui grâce à cette intrication merveilleuse se soutenaient parfaitement, et ces murs étaient cartilagineux !

Je sentis ensuite confusément, puis plus fortement, de plus en plus fortement, quelque chose qui voulait me diriger, voulait me soumettre, voulait ma docilité. Impérativement, inexplicablement, j'étais poussé vers une sorte de morale conventionnelle et de religion de bien-pensant.

Fermant les yeux, je vis un extrêmement haut prie-dieu qui n'eût pu convenir à homme au monde, à moins d'imaginer un chanoine maigre, de la taille d'une girafe adulte, ce qui ne me vint pas à l'esprit, et le prie-dieu resta inoccupé et seul dans l'espace, faisant peut-être allusion à moi qui n'acceptais pas cette invitation religieuse (particulièrement occidentale et conformiste).

Vraisemblablement dans le même esprit, j'écrivis sans raison apparente sur le moment : « Les visages des augustes orants », membre d'une phrase qui n'est peut-être pas de moi et qu'il me parut recevoir sous la dictée. Sur ma droite apparurent des êtres pacifiés, couleur de pierre, presque des statues, mais respirant encore quoique faiblement et lentement, étendus tout à fait à l'horizontale sur des dalles nues. Quelques têtes, à part, montraient également des visages calmes et posés, dans la pénombre et le silence. [...]

L'atmosphère était à l'amortissement. Comme si quelque présence faisait faire silence, malgré le bruit non négligeable d'une horloge de table qui, tout bruit qu'il était, ne pouvait réduire ni tout à fait étouffer un « chut » imprononcé mais là, doucement impératif et rayonnant.

Une des dernières choses que je vis avant de « plonger » fut quantité de bouches, de pittoresques bouches à cinq suçoirs au lieu de langues. Il n'est pas impossible que ce spectacle rendit l'impression que l'on voulait me faire parler. Les bouches des médecins témoins posaient peu de questions mais étaient avides d'en poser. Je les avais devant moi. Suceuses de paroles.

Je n'étais pas, on le voit, très alerte, nullement vigilant comme dans l'ivresse de la mescaline.

De visions, peu, parfois incongrues, en rapport plutôt avec des pensées critiques qu'avec l'impression générale que j'avais, que j'avais de plus en plus, de sentir des appels à une sorte de conformisme religieux.

J'entraîs, c'était sûr, dans un courant que d'autres eussent appelé bénéfique. Je ne voyais pas encore nettement que cela me brassait, mais cela sûrement commençait. [...]

Sous une tout autre forme que je connaissais, c'était toujours de la drogue, c'est-à-dire un poison offrant qui propose : « Paradis, paradis pour toi si tu acceptes. » Ce paradis, car chaque drogue a le sien, était paradis d'obéissance pour devenir idéalement normal, soumis à l'esprit de groupe (ou obéissant à l'éducation reçue).

Est-ce ainsi que la psilocybine guérit, en désingularisant ?

Je ne disais pas encore cela. [...]

Donc j'étais assailli par des ondulations. De considérables. De larges, de fortes, aptes à me déformer. J'avais à y faire face.

Mon corps autour de moi avait fondu. Mon être m'apparaissait (si je regardais les paupières baissées et sans repères visuels) une substance informe, homogène, comme est une amibe. Plus homogène encore. Je ne me sentais pas rapetissé mais seulement indifférencié. Sur moi, sur mes frontières, avec une grande amplitude des ondes, ou des lignes ondulantes, résistantes, d'énergie pleines. Des serpents de force. Ils commençaient (il a fallu longtemps avant que je m'en émeuve) à m'enrober, à me traverser, à me former et déformer rythmiquement, à me traverser beaucoup, à m'arracher beaucoup, à vouloir me faire souple, à vouloir me faire fluide, à vouloir me rendre sans résistance. Mais toujours sans impétuosité, sans méchanceté, sans brutalité, sans violence, sans brusquerie, très patiemment, très flexueusement, très Yin et pas du tout Yang. Et recommençaient, et recommençaient sans répit les irrésistibles tentatives acharnées, comme bras artificiels pétrissent une pâte préparée. Moi, j'étais cette pâte.

Bras sans substance, très efficaces et nombreusement constitués, comme cheveux de femme dans une tresse épaisse. [...]

Dans une sorte d'indifférence, j'attendais que ce fleuve à vagues ecclésiastiques et moralisatrices voulût bien passer.

De visions, plus question, ou à peine, entre deux rapides brassages. Je voyais souvent des grimaces. Peut-être venaient-elles de mon être dédoublé et témoin qui, m'entendant parler sérieusement (trop) et avec trop de complaisance aussi et de docilité et de zèle à ces docteurs curieux qui voulaient que je « communique », se moquait en douce de mes explications empressées ? [...]

J'étais, comme écrivent les médecins, dans une neutralité affective parfaite. Ces grimaces m'intéressaient – si ceci n'est pas une contradiction. Extrêmement compliquées, avec des relais faciaux (si je puis dire) tant la surface que couvraient ces grimaces était immense. Là, j'aurais dû me méfier, au vu de cette grandeur qui traduisait l'envahissement énorme que je subissais, mais cette drogue s'y était prise de façon si ménagée, par gradations si douces, que je ne m'aperçus du danger qu'en plein dedans. Même alors je ne fus pas affecté. (Elle m'avait décidément enlevé mon impressionnabilité.) J'étais venu pour ce travail. C'était mon travail que d'y être et tout ce que j'avais à faire était de renseigner tant que je pouvais les témoins que, dès que je rouvrais les yeux, je retrouvais assis, inchangés, immobiles, comme à la terrasse d'un autre univers, tandis que le mien était en pleine désagrégation. [...]

Pour moi, l'aspect insolite de ma situation devenait plus patent, plus absorbant. Les yeux fermés, j'étais dans le grand monde des fluides plus forts que tout, fluide moi-même, plus compact seulement, plus consistant. Les yeux ouverts, j'étais devant quatre étrangers, assis, sans rien faire. Quoique accablé, je répondais à la demande tacite, je parlais, je me dévoyais dans des paroles explicatives, puis, fermant à nouveau les yeux, je me replongeais dans le fleuve aux flots innombrables où il n'y avait ni examinateurs, ni professeurs, mais seulement des ondulations, des ondulations sans rien d'autre, des



> Henri Michaux, *Sans titre*, 1982. Fonds de dotation Jean-Jacques Lebel.

ondulations incessantes, brassant tout dans une parfaite et cosmique monotonie, dans une inlassable houle, loin des demeures des hommes et des raisonnements et des catégories des hommes et des divisions et des cloisonnements. Chaque vingtième de minute, ou chaque centième ou deux-centième de minute (?), j'y retombais, j'y refaisais naufrage. [...]

Ce maniement psychique ne me permettant plus mon style, mais ne m'emportant pas non plus malgré ses dragages et ses appels engageants, l'impression me vint, à je ne sais plus quel moment, qu'il n'y aurait ni vainqueur ni vaincu.

Tantôt dans le fleuve tourmenteur, tantôt dans un bureau en face de plusieurs témoins, qui m'attendaient à mes retours, mes cinq cents retours avec paroles, puis de nouveau dans le « phénomène » qui me reprenait et les annulait, puis de nouveau devant mon tribunal des quatre. Ainsi, devant ces deux univers, alternant sans fin, également étrangers, passant sans cesse de l'un à l'autre, j'étais également dehors et sans place. [...]

Pendant un silence, j'entendis un docteur prononcer à l'oreille d'un autre : « Cas typique de dépersonnalisation. »

À ces mots, reconnaissant les impropriétés du langage, je sus que le monde n'avait guère changé durant sa noyade. Sans doute, je me sentais une masse amorphe entre des lignes de force. Perte d'impression du corps, mais nullement de ma personne aussi complexe et « située » qu'avant, simplement fort occupée par moments comme le serait un malade luttant contre une douleur très forte, qui fait qu'il y « revient » sans cesse. [...]

Tout autre, celle-là profondément changée, la conscience de mon corps que je ne me sentais plus occuper convenablement, continûment. Ne sentant pas mon corps en son entier, en son détail mais mal, à peine et sporadiquement, ne sentant pas mon visage, ne pouvant le sentir en imagination, je n'arrivais pas à sentir la vie de *leur* visage à eux. Je les recomposais mal, proportionnellement à la façon dont mal j'occupais le mien. [...]

Quitter la folie de mon monde pour les retrouver en cet état était une sorte de nouvelle folie particulièrement

absurde, car enfin il fallait bien reconnaître que c'était moi qui subissais le cataclysme psilocybique, non eux, et c'étaient eux qui prenaient l'air déshabité de zombies et tel que, s'il n'y avait pas tant de choses étranges à Sainte-Anne, le portier eût dû hésiter tout à l'heure à les laisser sortir dans l'état où ils étaient. Rigides, en bois, mal agencés, mal conçus, essais lamentables d'imitation de têtes d'hommes faits par un paysan sculpteur du dimanche dans un canton suisse, leur groupe était ahurissant.

Non, vraiment, ce n'était pas agréable pour moi de les retrouver dans cette agonie assise parente de la mienne (plus près en effet d'une agonie que d'une ivresse était mon intoxication). J'avais peine à me retenir de leur en parler. Ils ne l'eussent pas bien pris sans doute.

M'étant levé – à ce propos ou à quelque autre – pour m'observer dans la glace, je compris aussitôt que j'avais le même type de visage qu'eux, toutefois plus extériorisé. En fait, il avait un peu rosé aux pommettes et quelque animation lui venait de la parole, mais lui aussi, en partie déshabité, participait de la même étrangeté, visage que les impressions de l'intérieur ne vitalisaient plus, que je ne ressentais plus.

Je n'arrivais pas à le recomposer – ni le mien, ni le leur –, à les remplir (mentalement) des sensations qui leur correspondent normalement. [...]

À des moments de plus grand abandon (sans doute) de mon propre corps, je les voyais (les observateurs) plus mal en point. Leurs faces altérées m'accablaient alors : cinquante fois, j'ai failli leur dire : « Docteurs, je vous en prie, à quoi bon cette identification ? Remettez-vous, ça n'arrange rien que vous preniez ces mines. » Mais je retenais ma langue au dernier moment. Il faut être prudent en ces lieux.

Enfin, quand je ne m'y attendais plus, le teint de l'un d'eux s'éclaira. Encore quelques minutes, sa mâchoire inférieure au reste de sa figure s'ajusta de façon satisfaisante, encore quelques minutes et sa voix qui jusque-là me semblait également mal placée, pas fausse mais n'allant pas avec le reste et comme sortie d'une autre tête, se remit en place. Ouf ! Le teint surtout faisait plaisir à revoir, vraiment excellent. Je ne l'aurais pas cru capable de se remettre si vite. Mais du docteur, parti plus tôt et que je n'ai pas revu, je garde l'impression reçue, que je ne peux redresser, d'une santé profondément atteinte.

Une heure plus tard, je lui eusse rendu la santé, qu'il n'a, probablement, cessé d'avoir.

L'après-midi était avancée, nous sortîmes, deux des docteurs et moi, tous trois à peu près remis. Mes yeux étaient battus, mais une heure après il n'y paraissait plus.

Dans la voiture de M^{lle} L. et tout en lui parlant, je ressaisais à part moi l'extrême indécence qu'il y a d'être sous l'effet d'une drogue devant des étrangers qui n'en ont pas pris. Je sentais aussi comme jamais le scandale de la drogue : vous êtes emporté. Vous êtes dans un autre monde et quatre heures après vous êtes dans la rue, vous êtes pareil aux autres. Vous rentrez tranquillement chez vous [...]. ◀

Anne-Marie Quélin, *La psilocybine en psychiatrie clinique et expérimentale*, Thèse de médecine, Paris, 1960, p. 58-61. Ce texte a été republié dans *Psilocybine. Quand la psychiatrie observe la création*, 2015, p. 119-122.